

Images du réel

Number 243, May–June 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (243), 48–51.



La démocratie, c'est avant tout le droit de discuter et d'interroger l'histoire



UN SUR MILLE

Dérangeant et salutaire

Certains films nous secouent et nous réveillent, nous forçant à revenir sur des idées reçues, à remettre en question des valeurs qui nous semblaient évidentes, à repenser des concepts que l'on croyait définitifs. En effet, qui, au Québec, oserait soutenir que la « Révolution tranquille » est un mythe ou affirmer que, quel que soit le parti au pouvoir, nous sommes avant tout une société nationaliste ? René-Daniel Dubois a cette audace et l'exprime dans le film de Jean-Claude Coulbois.

FRANCINE LAURENDEAU

Je ne voudrais pas vous faire croire qu'**Un sur mille** n'est qu'un pamphlet politique. C'est d'abord et avant tout l'éloquent portrait d'un homme de théâtre — écrivain, acteur, metteur en scène, professeur — qui, malgré une enfance difficile auprès d'une mère alcoolique, sait rendre hommage à son père qui lui a fait découvrir la musique. Il raconte avec humour ses débuts à l'École nationale de théâtre et le film sera ponctué de citations de pièces de l'auteur de *Ne blâmez jamais les Bédouins* et de *Being at home with Claude*, de pièces d'Ionesco, de Brecht. L'art éphémère du comédien qui joue sur scène n'est pas facile à fixer sur l'écran. Ce n'est pas d'hier que Jean-Claude Coulbois s'intéresse au théâtre, on lui doit notamment **Un miroir sur la scène**, **Le Territoire du comédien**, **Naissance d'une messe**, **La Dame de cent ans**. Et, sans doute grâce à cette sensibilité à l'univers théâtral, il a su choisir des moments de grâce — beauté plastique d'un extrait de *Le Roi se meurt*, intensité explosive du jeu de Dubois dans *Ne blâmez jamais les Bédouins*, critique ironique du comédien agacé par les changements de dernière minute apportés par Yves Desgagnés à une mise en scène ou, devant des élèves réticents à la langue de Racine, une chaleureuse et pittoresque réhabilitation de l'alexandrin.

Le réalisateur a accompagné René-Daniel Dubois pendant une dizaine d'années après l'avoir connu pendant la préparation d'**Un miroir sur la scène**. « Quelques mois plus tard, raconte Jean-Claude Coulbois, dans les tourmentes émotives et démagogiques du référendum, deuxième version, je retrouvais l'auteur-acteur, à la veille d'une reprise de *Ne blâmez jamais les Bédouins* pour un premier tournage centré sur son parcours d'homme de théâtre. Et déjà, je trouvais étonnant de le voir énoncer un cheminement intellectuel qu'il résumera plus tard par une ellipse : "Je suis parti avec des questions d'artiste... pour me retrouver avec des questions de citoyen." » Et le film retrace ce cheminement qui mène Dubois à un constat dévastateur de notre attitude devant la culture. En Amérique du Nord, affirme-t-il, nous sommes à l'avant-dernier rang de

tous les États et provinces en ce qui concerne l'éducation et la culture. La Révolution tranquille est un mythe : en 1960, les curés ont enlevé leur soutane et sont devenus fonctionnaires, voilà tout. Dans les gouvernements, les ministres de la Culture n'ont jamais exercé de pouvoir réel. Dès 1964, Georges-Émile Lapalme, premier titulaire du ministère des Affaires culturelles, démissionnait de son poste. Pour être subventionnés, les artistes doivent rapporter de l'argent (Céline Dion) ou rapporter de l'émotion nationale. Car il n'y a chez nous qu'une seule façon de voir la vie, c'est le nationalisme. Ce qui vaut au spectateur, à l'occasion du référendum de 1995, un assez réjouissant affrontement entre René-Daniel Dubois et Andrée Ferretti, cette *pasionaria* de l'indépendance. La démocratie, c'est avant tout le droit de discuter et d'interroger l'histoire. Et le grand, le premier responsable de cette tradition nationaliste, toujours selon Dubois, c'est le chanoine Groulx, cet historien raciste, auteur du roman fasciste *L'Appel de la race*, auquel on est allé jusqu'à dédier une station de métro.

Bien sûr, comme tous les passionnés, notre auteur-acteur exagère. Il ne faut tout de même pas comparer le nationalisme contradictoire et tourmenté de Lionel Groulx aux nazisme et fascisme d'Hitler et de Mussolini. (À ceux que le sujet intéresse, je recommande vivement la lecture du très éclairant *Les Deux Chanoines — Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, de Gérard Bouchard, Boréal). Mais la réflexion de Dubois est claire, audacieuse et rafraîchissante parce qu'elle s'élance à la redécouverte de notre histoire sans s'appuyer sur nos préjugés et valeurs sûres. Le réalisateur l'a fort bien senti, à l'écoute de ce citoyen engagé que l'on voit d'ailleurs témoigner, en 1990, devant la Commission Bélanger-Campeau sur l'avenir du Québec. À noter que les extraits d'archives sont judicieusement choisis. Un film dérangeant et salutaire.

■ Canada [Québec] 2005, 76 minutes — Réal. : Jean-Claude Coulbois — Photo : Serge Giguère, Jean-Claude Coulbois, Alain Dupras, Hugo Latulippe, Jacques Leduc — Mont. : Annie Jean — Mus. : Michael Smith, Daniel Mille, Henri Texier — Son : Pierre Bertrand, Ismaël Cordero, François Guérin, Yves St-Jean — Avec : René-Daniel Dubois — Prod. : Bernadette Payeur — Dist. : Vidéographe.



LA CLASSE DE MADAME LISE

Dans le documentaire *La Classe de madame Lise*, la réalisatrice Sylvie Groulx (*Remue-ménage*, *L'Homme trop pressé prend son thé à la fourchette*, *Chronique d'un temps flou*) a suivi durant quatre saisons une classe de première année de Parc-Extension. Le quartier le plus multi-ethnique de Montréal est également l'un des plus densément peuplés (18 800 habitants au kilomètre carré). Les habitants parmi les plus pauvres de l'île venant des quatre coins du monde s'y côtoient dans un *patchwork* d'accents et de langues diverses : 80 communautés culturelles parlent une trentaine d'idiomes différents !

C'est au cœur de cet environnement que Lise Coupal accueille chaque automne une classe composée de filles et de garçons de toute origine dont la langue maternelle est pour la grande majorité autre que le français. Avec beaucoup de patience, d'amour et un grain de persévérance, madame Lise — comme la nomment affectueusement ses élèves — leur apprendra à lire, à compter et à converser.

Le sujet peut paraître élémentaire si l'on ne tient pas compte des exigences techniques qu'implique le tournage au sein d'une école. La caméra doit se faire oublier, rester la plus discrète possible afin de croquer les instants déterminants qui décideront du succès ou de l'échec du documentaire. Des exemples de réussite, le film de Sylvie Groulx en comporte assez pour satisfaire le public.

Gagnant du Jutra du meilleur documentaire 2006, *La Classe de madame Lise* ne suit pas seulement la vie scolaire d'une quinzaine d'élèves de l'école Barthélemy-Vimont, elle démontre aussi que la magie de l'éducation peut faire des miracles, car en peu de temps les enfants apprendront à maîtriser la langue de Léo Ferré. Un documentaire plein d'une tendresse et d'une affection communicatives pour ces élèves remplis de potentiel. L'enseignement de madame Lise nous apprend énormément sur une personnalité qui s'interdit de juger pour mieux aimer.

ISMAËL HOUDASSINE

■ Canada [Québec] 2005, 89 minutes — Réal. : Sylvie Groulx — Avec : Lise Coupal et les élèves de sa classe — Contact : L'œil vif — Cote : ★★★



DAVE CHAPPELLE'S BLOCK PARTY

Que Michel Gondry s'associe avec des musiciens, cela va presque de soi. Qu'il le fasse avec un humoriste, on est déjà plus surpris. Dans le cadre d'un documentaire de surcroît, on n'est plus loin de l'étonnement béat. Chassons nos préconceptions contre les happenings forcés et les spectacles sur grand écran, car *Block Party* possède tous les atouts pour enrayer la déprime et même rendre le hip-hop plus comestible. Au centre de cette entreprise mégalo trône Dave Chappelle, roi de la chaîne payante Comedy Central et humoriste multimillionnaire. Disséminant ses apparitions publiques et professionnelles depuis son bris de contrat avec les producteurs du « Dave Chappelle's Show », ce grand Afro-Américain aux habits décontractés et à la langue sale voulait monter un événement qui rendrait hommage aux réunions improvisées dans les ghettos entre *entertainers* de tous horizons durant les années 1970. Le film se fait à la fois la chronique de la préparation du spectacle gratuit du 18 septembre 2004 sur un coin de rue du Bronx, de l'enchaînement des performances et de la fraternisation entre les artistes dans les coulisses érigées à même une garderie adjacente à la scène temporaire.

Avec une bonne humeur contagieuse, Chappelle a visité quelques jours auparavant son bled natal en Ohio en offrant à qui le voulait bien des forfaits tout-compris pour se rendre à New York et assister au spectacle. Il convainc quelques citoyens et la fanfare scolaire de l'endroit avant d'investir le Bronx et de se familiariser avec les habitants du coin, dont un couple de vieux excentriques rénovant une église et la directrice d'une garderie multiculturelle.

Chappelle fait preuve d'une rare vertu en mettant son ego et sa notoriété au service des autres, tout comme Gondry, qui utilise toute son astuce esthétique au montage pour honorer les acteurs d'une aventure inattendue et enlevante par moments.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ États-Unis 2005, 103 minutes — Réal. : Michel Gondry — Scén. : Dave Chappelle — Avec : Dave Chappelle, Erykah Badu, Mos Def, Lauryn Hill, Wyclef Jean, Kanye West, Jill Scott — Dist. : Alliance.



ESCAPE TO CANADA

Go north young man ! Puisqu'en ces débuts de deuxième millénaire c'est (semble-t-il) au pays des castors que la liberté est venu faire peau neuve. Le réalisateur Albert Nerenberg actualise avec **Escape to Canada** les premières fins de l'ONF — créé, on le sait, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale —, soit de promouvoir l'unité canadienne. Mais les moyens font volte-face, car ce pamphlet contemporain choisit la route de la désinvolture et de l'humour caustique pour plaider ce qui, selon l'auteur, fait du Canada un pays libertaire, c'est-à-dire le mariage entre conjoints de même sexe, la légalisation de la marijuana, le refus de participer à la guerre en Irak. Alors, dans un inlassable va-et-vient de sujets, le réalisateur échafaude une structure narrative qui ne parvient pas à voler plus haut qu'une idée binaire : le Canada serait le garde-fou d'une droite montante aux États-Unis.

Le montage aux aspirations incertaines complexifie inutilement la réflexion ténue. Mais heureusement, le narrateur loquace amalgame l'ensemble par un ton bonasse et humoristique — qui n'est pas sans rappeler un certain Michael Moore.

Cela dit, **Escape to Canada** mène son projet d'un océan à l'autre pour réunir sur une même bande magnétique les visages d'une lutte pour la liberté de choix. Au détour on ne néglige pas de nous faire miroiter les avantages lucratifs d'un pays qui serait un havre de paix pour les gens de mœurs légères, libertines ou tout simplement pour ceux qui veulent le droit à l'égalité. Au bout d'un certain temps, on est en droit de se demander si la surexposition du prince de la marijuana, les moult visites à Vansterdam et tous ces plans en plongée au-dessus des Rocheuses canadienne, ont véritablement permis de défendre un projet ? Mais abstraction faite d'une démarche tendancieuse, **Escape to Canada** fait sourire et nous invite à poursuivre une quête d'identité qui, semble-t-il, n'a pas encore abouti.

DOMINIC BOUCHARD

■ Canada 2005, 80 minutes — Réal. : Albert Nerenberg — Avec : Bono, George W. Bush, Marc Emery, Bill Maher — Dist. : ONF.



MÉTAL: A HEADBANGER'S JOURNEY

Ce documentaire a peu de chose à voir avec le septième art. C'est principalement un outil didactique fort bien conçu pour initier les néophytes à la culture métal. Le réalisateur du film a trente ans et il est anthropologue. Tout indique qu'il a appliqué ses méthodes de recherche sur une population particulière, vêtue de noir, aux cheveux longs, et qui écoute la « musique du diable ». Sam Dunn avait un objectif clair : il voulait savoir pourquoi le métal était continuellement « stéréotypé », « disqualifié » et « condamné ».

Étant lui-même un *headbanger*, Dunn affiche un enthousiasme juvénile tout au long du film. Cela nuit toutefois à la conduite des interviews. Il faut un minimum de distance critique si on veut mettre un artisan de la scène devant ses contradictions.

La plupart du temps, il laisse ses idoles nous rabâcher des clichés du genre : « *It's all about the fans, man.* » Le montage n'est pas toujours habile non plus. On nous balance fréquemment de courts extraits d'entrevues, hors contexte, simplement pour appuyer une thèse du narrateur.

Le volet pédagogique est par contre très bien fait. Il y a des schémas et des tableaux visant à nous donner une vue d'ensemble de cette musique qui a évolué en plusieurs sous-genres au fil des ans.

D'autre part, on apprend que le métal puise aux sources de la musique classique, rien de moins. Il y a aussi des topos pertinents sur le rapport du métal au satanisme, à la sexualité, à la violence, etc.

Ce documentaire aurait peut-être été mieux servi s'il avait été conçu pour un autre véhicule. S'il avait fait l'objet d'une série diffusée à la télévision, par exemple. La chance aurait été donnée d'approfondir chaque sujet, sans avoir à se soucier de certaines exigences dramatiques propres au cinéma.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ MÉTAL : LE VOYAGE AU COEUR DE LA BÊTE — Canada 2005, 96 minutes — Réal. : Sam Dunn, Scot McFadyen — Scén. : Sam Dunn, Scot McFadyen — Avec : Tom Araya, Alice Cooper, Bruce Dickinson, Ronnie James Dio, Angela Gossow, Tony Iommi, Kerry King, Chuck Klosterman, Geddy Lee, Lemmy, Tom Morello, Vince Neil, James 'Munky' Shaffer, Dee Snider, Rob Zombie — Dist. : Séville.



NEIL YOUNG: HEART OF GOLD

Aux yeux — mais surtout aux oreilles — de bien des amateurs, Neil Young est le chanteur accompagnant Crazy Horse. Pour d'autres, c'est le quatrième mousquetaire de Crosby, Still, Nash & Young. Enfin pour une la plupart d'entre nous, il s'agit de l'interprète et compositeur d'albums mémorables, notamment *After The Gold Rush* et *Harvest*.

En mars 2005, on lui diagnostiqua un anévrisme. Quatre jours avant l'opération qui devait lui sauver la vie, il se dirigea vers Nashville pour y enregistrer l'album *Prairie Wind* avec ses musiciens habituels ainsi que quelques amis et membres de sa famille. Jonathan Demme — à qui l'on doit *Silence of the Lambs* et *Philadelphia*, mais aussi les vidéos *Streets of Philadelphia* de Bruce Springsteen et autres *I Got You Babe* des Pretenders —, ayant eu vent de l'anecdote, décida d'immortaliser deux des ses prestations données à l'auditorium Ryman de Nashville.

En résulte le documentaire **Neil Young: Heart Of Gold** qui, hormis un prologue composé des commentaires des membres du groupe, de la famille et des amis de l'artiste, est entièrement consacré aux prestations musicales. La part belle est évidemment faite aux pièces de *Prairie Wind*, notamment « *Falling Off the Face of the Earth* » et « *This Old Guitar* », mais les nostalgiques pourront également se délecter de succès plus ou moins récents comme « *Harvest Moon* » ou de classiques tels « *Heart of Gold* », « *Old Man* » et « *The Needle and the Damage Done* », est offerte dans une superbe version acoustique intimiste.

Sur le plan visuel, on reprochera à Demme ses cadrages douteux et un nombre de caméras nettement insuffisant : ce qui saute particulièrement aux yeux en dépit des efforts faits au montage. Heureusement, l'apport de la directrice photo Ellen Kuras, forte de son expérience sur le tournage de **Bob Dylan: No Direction Home** de Martin Scorsese, arrivera à sauver la mise.

CARL RODRIGUE

■ États-Unis 2006, 103 minutes — Réal. : Jonathan Demme — Int. : Neil Young, Grant Boatwright, Larry Cragg, Anthony Crawford, Chad Cromwell, Diana DeWitt, Clinton Gregory, Emmylou Harris, Karl T. Himmel, Wayne Jackson, Ben Keith, Tom McGinley, Spooner Oldham. — Dist. : Paramount.




WHY WE FIGHT

Bush, inspiration universelle des réalisateurs engagés ? Alors qu'il tenait le premier rôle, bien involontairement, dans le très iconoclaste **Fahrenheit 9/11** de Michael Moore, c'est plutôt la politique américaine dans son ensemble qui tient le devant de la scène dans **Why we Fight** de Eugene Jarecki. À l'aide d'archives abondantes et de témoignages désarmants, le film n'en est pas moins solide et met en lumière la relation incestueuse du politique et de l'industrie militaire. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le président Eisenhower mettait déjà en garde des dangers de l'influence du complexe militaro-industriel alors en expansion pour la démocratie étatsunienne.

Eugene Jarecki n'est pas un novice pour ce qui est de la réalisation de documentaires engagés. **The Trials of Henry Kissinger** (2002), une œuvre consacrée aux « crimes de guerre » commis par l'ancien secrétaire d'État, avait à l'époque été salué par la critique.

En intitulant le documentaire **Why We Fight**, le réalisateur pose la question essentielle (pourquoi nous battons-nous ?) à un ensemble d'intervenants qui vont du simple citoyen aux politiciens de toutes allégeances. La guerre en Irak est l'aboutissement d'une politique influencée depuis des décennies par l'économie de la logique de guerre. C'est du moins ce que tente de démontrer Eugene Jarecki qui pense que l'administration Bush avait décidé d'envahir l'Irak sous le couvert de prétextes douteux pour nourrir une industrie qui tient en partie les rênes du pouvoir.

La représentation, tout en finesse et lucidité, d'une Amérique qui se sent de plus en plus flouée par ses dirigeants est l'aspect le plus troublant de ce documentaire. La réussite est d'avoir su rendre ce malaise avec le plus de justesse possible. 

ISMAËL HOUDASSINE

■ États-Unis / France / Grande-Bretagne / Canada / Danemark 2006, 98 minutes — Réal. : Eugene Jarecki — Scén. : Eugene Jarecki — Avec : Wilton Sekzer, William Kristol, Gore Vidal — Dist. : Métropole — Cote : ★★½